

# Habiter un lieu de savoir : vivre et faire vivre une bibliothèque universitaire à l'ère de la documentation numérique

To inhabit a knowledge place: live and make an academic library live in the digital era

Béatrice Micheau

ESPE Lille-Nord de France

GERIICO

beatrice.micheau@cue-lillenorddefrance.fr

Marie Després-Lonnet

Université Lumière Lyon 2

ELICO

marie.despres-lonnet@univ-lyon2.fr

**Résumé :** L'observation des lieux, des pratiques et des interactions qui ont cours dans une bibliothèque universitaire aujourd'hui, nous a permis de comprendre *l'agence* (Barker, 2004) des étudiants et des bibliothécaires, leur capacité à donner un sens à leur présence dans ces espaces, à en faire des lieux *habités*, que chacun reconnaît à la fois comme une bibliothèque et comme la sienne.

**Mots clés :** bibliothèque, acculturation, corps, lieu de savoir, anthropologie de l'espace

**Abstract:** When observing the places, practices and interactions occurring in a university library nowadays, we could perceive the *agency* (Barker, 2004) of students and librarians, their ability to give sense to their presence in these spaces, to *inhabit* them as a place that they all recognize both as a library *and* as their own one.

**Keywords:** Libraries, acculturation, bodies, knowledge place, anthropology of space

## Introduction

Les bibliothèques universitaires sont confrontées aujourd'hui à un paradoxe : alors qu'une grande part des ressources scientifiques destinées à leurs publics sont maintenant disponibles en ligne, leurs salles de lecture ne désemplissent pas. Pour résoudre cet apparent paradoxe, elles tentent de faire évoluer le modèle traditionnel de la bibliothèque, vu comme lieu d'emprunt, voire même comme lieu d'usage de ses collections, pour mieux répondre à des attentes qui ne sont plus en lien direct avec les ressources qu'elles détiennent (Kovacs, 2014). Dans ce contexte, nous avons été

chargées par la direction du Service Commun de Documentation d'une grande université française de mener une enquête qualitative au sein des différentes bibliothèques qui composent ce service.

Les questions que nous souhaitons aborder au cours de cette étude portaient sur les pratiques des étudiants et leurs rapports aux lieux : que viennent-ils faire dans les bibliothèques aujourd'hui ? Quelle place et quel rôle joue ce lieu dans leur vie quotidienne et dans leurs rapports au savoir et à l'institution, alors que sa fréquentation matérielle n'est plus toujours nécessaire pour obtenir les ressources documentaires auxquelles elle leur permet d'accéder et que d'autres lieux pourraient s'avérer tout aussi propices à l'étude.

C'est donc la problématique de la construction collective du sens du lieu et des manières d'investir ses différents espaces sur laquelle nous avons voulu enquêter, en observant comment étudiants et personnels constituent, par leurs pratiques et dans leurs interactions, ces lieux comme des bibliothèques, et ces bibliothèques comme des lieux. Nous avons voulu questionner ces expériences du lieu "bibliothèque", en lien, mais aussi au-delà d'un imaginaire de la bibliothèque universitaire comme "lieu de savoir" (Jacob, 2007). Au-delà de son rôle dans l'acculturation universitaire des étudiants (Coulon 2005, Roselli 2010), il s'agissait pour nous de comprendre l'agence (Barker, 2004) des étudiants et des personnels, leur capacité à faire de ces espaces, des lieux habités que chacun reconnaît alors à la fois comme une bibliothèque et comme sa bibliothèque.

## **Vivre la bibliothèque, en comprendre l'agence et les modes d'habitation**

L'enquête qualitative sur laquelle repose cette communication, a été menée sur une période de deux ans par une équipe de cinq chercheuses en Information-Communication. Nous avons centré notre travail sur cinq bibliothèques associées à quatre secteurs disciplinaires d'inégale importance en termes d'effectif étudiant : le droit, l'économie-gestion, les sciences politiques et la santé. Nous avons mobilisé plusieurs méthodes d'observations et d'entretien : balayage systématique dans les salles de travail (Given et Leckie, 2005), entretiens longs avec les visiteurs et le personnel, observations sur des périodes de plusieurs jours dans chaque lieu et à différentes périodes clés de l'année universitaire.

Au terme de cette enquête, nous proposons de revenir sur la partie de nos résultats qui concerne plus spécifiquement les "modes d'habiter » de la bibliothèque que nous avons pu mettre en évidence (Ségau, 2010). Le territoire de la bibliothèque existe et s'expérimente en effet dans les rythmes de vie de ses usagers : c'est au croisement entre des dispositifs spatiaux potentiellement disponibles et de leur propre disposition à l'étude et à la lecture que les usagers rencontrent et s'approprient ces espaces pour en

faire *leur* bibliothèque. En essayant d'analyser les manières dont les étudiants habitent la bibliothèque, il est question d'en comprendre les usages et donc de les percevoir comme des usagers, mais pas seulement. Il s'agit également et surtout de comprendre comment la bibliothèque, en même temps, régule les pratiques et est constituée par elles.

Le temps long de l'enquête ethnographique est particulièrement propice à la mise en lumière de ces « mille manières de braconner » (de Certeau, 1990, 36), par lesquelles ceux qui l'habitent, inventent, au quotidien, les pratiques de la bibliothèque. Il s'agit bien ici pour nous d'observer les « arts de faire » avec et dans le lieu, d'observer comment se combinent pratiques et usages de ce lieu, et ainsi de comprendre comment chacun compose avec les espaces et les temps institués, à la fois pour faire avec et se les approprier.

Nous entendons ici le terme d'usage tel qu'il s'est forgé à partir des études et de la pensée de l'appropriation des dispositifs sociotechniques et en particulier dans celle des dispositifs dits « innovants » (Jouet, 2000). L'objectif est de distinguer ce qui serait de l'ordre des attentes projetées et du modèle abstrait de ce que serait une bibliothèque universitaire *instituée* et ce qui, dans l'expérience quotidienne de ceux qui la fréquentent, fait de ce lieu une bibliothèque *pratiquée* et *constituée*. Les injonctions politiques récentes ont fait des bibliothèques, et en particulier des bibliothèques universitaires, des lieux modélisés de l'innovation, entre design des espaces et dispositifs (Le Marec, 2006). Au croisement des présupposés associés à l'avènement d'une « société de l'information » et d'une « économie de la connaissance » (Labelle 2008; Le Marec 2006) ou plus récemment du mouvement de l'open data et de la mise en concurrence des universités (Ogien, 2009), les bibliothèques universitaires sont emportées dans des logiques d'innovation dont l'un des piliers serait la conception et la mise en œuvre de lieux de savoir académiques d'un nouveau genre (Maury, 2015) et dont l'efficacité se devrait d'être notamment démontrée par des enquêtes dites *d'usages*.

Cependant, parmi les pratiques, mais également les représentations de la bibliothèque, il y a des usages de ces dispositifs, qui sont pour ainsi dire, posés en amont de ce qui s'y passe. Puis, non pas en dehors de ces usages, mais dans la réalité des interactions et des manières d'expérimenter le lieu, d'autres choses s'ajoutent, d'autres modes d'être au lieu se jouent dans la vie quotidienne des acteurs qui la pratique. La distinction que nous opérons nous permet d'inverser la perspective et de ne pas chercher à infirmer ou confirmer la réalité d'usages plus ou moins normés ou attendus de la bibliothèque, mais bien plutôt de comprendre comment le collectif qui l'habite tout à la fois le reconnaît, le définit et se l'approprie, en tant que lieu de savoir singulier.

Si l'on adopte ce point de vue, observer la bibliothèque au quotidien permet de percevoir, mêlés à ces usages « prescrits » ou à certaines pratiques attendues, d'autres

pratiques, qui appartiennent aux manières d'y vivre, mais qui ne s'identifient pas directement à la place assignée aux différentes espaces et temps de l'institution et ni aux rôles que chacun pourrait y jouer, dont celui d'*usager*... Elles participent alors à faire de la bibliothèque une expérience individuelle et collective. Ni tout à fait de l'ordre des usages de la bibliothèque, ni tout à fait en dehors d'eux, à leur frontière, mais en les reconnaissant et en y participant, les pratiques des étudiants et des personnels constituent la bibliothèque comme un lieu original : ils en sont chacun à la fois les agents et les habitants.

La notion d'agence, que nous empruntons à Barker (2004) et à Gell (2009), permet de saisir la capacité de chaque individu faisant l'expérience de la bibliothèque, et ceci malgré des rôles et des places asymétriques et préalablement assignées socialement, à agir dans ces espaces institués pour les déplacer et les constituer comme des lieux d'expérience individuelle ou collective, en jouant ou déjouant des normes qui ont présidé à la définition de la place qu'ils devraient occuper dans cet espace.

Comme pour l'école, le musée ou l'université, la bibliothèque peut être pensée comme une « institution spatiale », mais aussi comme « une entité qui institue de l'espace et de la spatialité » (Lussault et Guyon, 2014, 7-8). Les étudiants et les personnels, en expérimentant la bibliothèque, en en vivant et négociant les règles du vivre ensemble au quotidien, développent, singulièrement et collectivement, des capacités à agir sur et dans les espaces de cette dernière, s'approprient et/ou reconfigurent des représentations, des jugements, des normes de ce que sont la bibliothèque et ses pratiques. C'est dans le tissage dynamique de leurs actions, réactions et capacités à agir que se constituerait le lieu bibliothèque comme une « configuration des positions » (de Certeau, 1990, 172-173).

## **Investir et habiter les lieux**

Nous nous sommes donc intéressés aux modes d'habitation de la bibliothèque et non seulement à sa fréquentation en tant que telle. Habiter la bibliothèque, que l'on en soit un personnel ou que l'on en soit un usager, c'est investir physiquement et matériellement ce lieu, en prendre possession par l'appropriation de qualités et de potentialités qui lui sont propres, mais c'est également disposer d'une capacité à le reconfigurer pour donner un sens à sa présence dans les espaces qui le compose. Observer les personnes que nous avons rencontrées en tant que potentielles habitantes de ce lieu, nous a permis de comprendre comment elles construisent un certain rapport à l'espace en lui attribuant des fonctions, en le pourvoyant de limites qui prennent sens par et avec elles (Leroux, 2008).

Nos observations ont confirmé l'importance de ce marquage territorial et de l'expérience physique des lieux dans ce processus d'appropriation. Les personnes que nous avons observées créent leurs propres espaces en les délimitant matériellement et symboliquement, que ce soit par la modification des agencements mobiliers, en s'abritant derrière les étagères, en se plaçant face au mur, par la constitution d'un groupe dans le rapprochement des corps, en créant une frontière sonore via un casque audio, ou encore par l'occupation de l'espace au sol avec des piles de livres, sacs ou vêtements.

Il y a à la fois une variété et une déclinaison des modes d'installation dans les différents espaces de la bibliothèque dont il nous a été possible de repérer de multiples paramètres qu'il semble difficile de dénombrer et qui, ensemble, forment le tissu de l'expérience singulière de la bibliothèque : être seul ou en groupe, en groupe vouloir travailler ensemble ou côte à côte, avoir besoin du wifi ou non, venir pour peu de temps ou pour longtemps, avoir besoin d'imprimer ou non, avoir besoin de consulter des ressources documentaires ou non, être un étudiant de licence, de première année, de master, un doctorant, un chercheur, un "passager clandestin", rechercher la concentration par l'isolement ou par la proximité avec les collections, ou par le commun engagement dans le travail etc...

Si certains étudiants instaurent une routine d'installation, notamment dans la recherche d'une efficacité du temps de présence à la bibliothèque, d'autres ont progressivement construit un répertoire, lui aussi plus ou moins routinier, de leurs modes d'habitation de la bibliothèque, avec dans les deux cas une alliance entre le choix d'un emplacement et leur manière de déployer, autour d'eux, une « constellation d'objets » (Le Marec et Dehail, 2016, 30).

Prenons par exemple, Louis, étudiant en troisième année de licence de sciences politiques, s'installant essentiellement en salle de culture générale. Dans son entretien, il se décrit comme un faible emprunteur mais comme un grand lecteur des dossiers de travaux dirigés distribués par les enseignants, des articles scientifiques en ligne, et de la presse, ce dernier type de lecture étant pensé à la fois comme un plaisir et une obligation pour un étudiant en sciences politiques. Pour lui, la salle de culture générale est un lieu confortable, à l'ambiance plus décontractée, où il peut, en même temps, lire la presse, réviser des cours, travailler ses exercices de travaux dirigés, tout en étant à l'écart des grandes salles de travail majoritairement occupées par des étudiants en droit et en médecine plongés dans le travail de mémorisation. Seul, il se construit un refuge, pelotonné dans un fauteuil, entre les étagères de DVD, loin d'une ambiance compétitive qu'il ne goûte guère, pour mieux revendiquer sa curiosité culturelle et son goût pour des études pluridisciplinaires ouvertes sur le monde. Cette place choisie dans la bibliothèque incarne à la fois sa position mineure au sein de l'université (il fait des études de sciences

politiques dans une université avant tout de droit, santé et économie-gestion, il suit un cursus récemment créé, et enfin il n'est pas entré à la plus prestigieuse école de Sciences Po) ; et sa volonté de revendiquer une autre façon d'être étudiant, d'autres choix d'engagement, que ceux des étudiants de médecine ou de droit.

Inès, étudiante en droit, nous explique qu'elle a fait varier ses modes d'installation ou de fréquentation de la bibliothèque, tout au long de son parcours. Pendant son entretien, elle relie régulièrement ses expériences de la bibliothèque à son apprentissage du droit, à sa réussite universitaire et à un chemin vers la maturité. Maintenant qu'elle est en thèse de droit privé, elle privilégie un emprunt régulier de ressources pour travailler soit à son bureau, espace à sa mesure qu'elle peut organiser comme elle le désire, où elle peut accumuler et organiser ses documents de travail (mais aussi marqueur territorial de son statut), soit chez elle, pour mieux s'isoler de la richesse de ses sociabilités universitaires, privilégier l'intimité du chez soi (Serfaty-Garzon, 2003) à la « face » (Goffmann, 1973) et ainsi se rassurer loin d'un milieu très concurrentiel, source d'inquiétudes. Malgré une aisance affirmée des usages de la bibliothèque et de ses dispositifs, on perçoit chez Inès des tensions qui semblent naître entre les sociabilités qu'elle entretient avec les autres habitants du lieu et la nécessité de tenir sa nouvelle place, de revendiquer sa *face* de doctorante et d'enseignante :

*« Je travaille chez moi, ou dans mon bureau au deuxième étage. [...] Ben ça peut être plus personnel, ça peut être l'aisance à la maison. Ça peut être idiot mais ça peut être la tenue plus cool, plus détendue, le fait d'avoir la cuisine pas loin, la salle de bain pas loin. Puis finalement, la fac c'est super hein, on rencontre des gens, on s'fait un réseau. Parfois il va nous arriver de discuter, d'aller boire un café, d'aller à droite à gauche et c'est p'têtre là où il peut y avoir un peu plus de perte de temps, et de productivité et je trouve que chez moi je suis beaucoup plus concentrée et encore une fois peut-être dans mon cocon, ce qui me rassure et me conforte en tout cas dans l'a... l'avancée de mes travaux peut-être ? »*

A la fois devant la chercheuse menant l'entretien et dans le choix de ses lieux d'étude des textes, Inès joue son rôle. Ses positions dans la bibliothèque, comme sa posture discursive durant l'entretien, sont celles d'une étudiante devenant chercheuse et enseignante. Elle construit une narration distanciée d'une appropriation progressive de la bibliothèque qui serait synchrétique à son cheminement universitaire et personnel. En phase avec le design et la désignation des espaces de la bibliothèque, au fur et à mesure du franchissement de seuils à la fois concrets et symboliques (passage en master, mémoire de master 2, entrée en thèse, premières heures d'enseignement et fin de thèse), elle occupe des lieux plus en hauteur, de plus en plus dédiés à la recherche et où les catégories d'usagers se mélangent de moins en moins, voire parfois officiellement réservés à une catégories d'usagers. A la fois fière de sa réussite et à la recherche de ces

territoires électifs, elle ressent pourtant une certaine gêne à vivre ces séparations implicites ou explicites, consciente de leur artificialité et de leur caractère discriminant. D'ailleurs, nos balayages des différentes salles ont bien montré la fragilité de ces frontières. Si certains étudiants franchissent difficilement ces seuils (Roselli, 2010), les mélanges sont constants : nombre d'étudiants de master ou de doctorants vont privilégier la salle du rez-de-chaussée car il y a de grandes tables, lumineuses, bien dotées en prises électriques, avec une bonne connexion wifi et proches à la fois de la banque d'accueil, de la zone des prêts magasin et de la cour extérieure pour faire une pause. Inversement les débutants choisissent de s'installer dans la « salle de jurisprudence » ou « salle de recherche » pour vivre au milieu des livres et des périodiques, parmi les étudiants de master et les jeunes chercheurs, à la recherche du silence et plus prosaïquement des chaînes d'impression présentes à cet étage.

### **Se “faire” à un lieu de savoir - discipline des corps et symbolique du lieu**

Aller la bibliothèque c'est aussi y circuler, s'y donner rendez-vous, passer de groupe en groupe, d'une zone à l'autre pour trouver du bruit, du silence, de quoi imprimer, pour prendre des pauses, pour braconner dans les collections. Il s'agit pour chacun de s'appropriier l'espace, mais aussi de diminuer le poids symbolique que représente le lieu, en le rendant *ordinaire*. La familiarité se construit de multiples façons selon les étudiants et autres usagers dans une tension entre la recherche d'alliance et la recherche de la meilleure ambiance, de l'espace le plus adéquat à son travail, à ses lectures. Prenons ainsi l'exemple de deux étudiants en première année de licence de droit. Quand nous les abordons, ils sont en train de bavarder en salle de culture générale tout en essayant de travailler sur un TD. Nous nous présentons : la première réaction est celle d'un recul. Ils déclarent ne venir que rarement à la bibliothèque et toujours ensemble, rester en salle de culture générale car les salles de travail sont trop studieuses, trop impressionnantes et que les personnels les rabrouent facilement. Au fur et à mesure de l'échange informel, il s'avère que l'un des deux, sans l'avouer à l'autre, toujours réticent, a osé franchir le seuil de la grande salle de travail du rez-de-chaussée pour finalement acquérir une routine d'installation, sa cérémonie : seul à une table avec ses écouteurs, assis sur une chaise plutôt que dans un fauteuil, entouré de ses pochettes et de ses classeurs, concentré sur son travail mais aussi dans la lecture de fictions. Il a créé sa *bulle* personnelle qui lui permet de moins vivre le malaise qu'il ressent face à la magistralité, à la règle implicite du silence et aux règles tacites du corps immobile, neutralisé.

Car faire advenir la bibliothèque, c'est aussi, dans ce qu'elle propose et permet, apprendre à domestiquer son corps, à en faire pendant un temps, celui de la lecture/écriture, de la mémorisation, de l'appropriation des textes et de leurs savoirs. La *constituer*, c'est s'y inscrire physiquement dans les attitudes les plus propices à différents types d'apprentissages, qui sont autant de formes d'incorporation, d'intériorisation, mais

également de manières de s'ancrer physiquement dans le lieu en tant qu'étudiant. Dans et grâce à ces temps d'installation et de circulation, habiter c'est donc parvenir à créer les temps de l'étude : par des manières de s'asseoir, d'entrer dans le silence ou non, d'organiser et d'user de ses outils de travail (ordinateur, classeur, cahier, photocopies), de lire, écrire, annoter, surligner les documents, de mémoriser et réciter. Le temps est épaissi ou dilué par la geste savante mêlée aux scories et désordres des temps de la faim, du sommeil, de la distraction, des sociabilités.

S'engager dans l'étude, ou dans les études, passe également par une fréquentation de nouvelles matérialités, sociabilités et sémiotiques des textes et des documents. Choisir de venir à la bibliothèque universitaire, s'y installer, c'est très souvent entrer en compagnonnage avec les collections. Pratiquer la bibliothèque n'est donc pas tant une question d'usage de ses dispositifs (documentaires) que, parfois, de faire l'expérience de leur proximité, voire de leur familiarité. Les bibliothécaires savent l'importance à la fois matérielle et symbolique de la présence des livres, des étagères, des objets documentaires ou non, associés à la pratique savante. Le directeur nous expliquait ainsi que pour créer de nouveaux espaces de travail dans une salle réservée aux chercheurs, il avait envisagé de déplacer une collection de livres anciens dans les réserves, mais qu'il y avait renoncé après en avoir discuté avec les personnes qui fréquentaient le lieu. Personne ne consultait ces livres mais leur présence était nécessaire : ils formaient le cadre (Goffman, 1974) au sein duquel leurs pratiques prenaient sens. Le fait qu'il se soit agi en l'occurrence de livres anciens ajoutait au sentiment de filiation et de participation à une œuvre collective toujours en devenir, à la fabrication, toujours en débat, de nouveaux savoirs et donc également à une forme de dialogue symbolique avec leurs prédécesseurs, d'inscription dans la discipline.

Ce sentiment se retrouve, sous une forme moins disciplinaire, chez les plus jeunes qui choisissent de s'installer dans la salle dite « de jurisprudence » où sont installées les collections parfois anciennes et reliées de cuir des périodiques de droit, où les chaises et les bureaux sont plus luxueux que dans les autres salles, et ceci qu'ils soient de jeunes licenciés, des lycéens, des étudiants de kinésithérapie ayant amené leurs morceaux de squelettes sur lesquels s'exercer. Pour les plus jeunes, fréquenter des bibliothèques et de leurs collections, engager sa présence, s'approprier ou réinventer les rituels de l'étude participent de ce que Joëlle Le Marec a nommé un « grandissement de soi » (Le Marec, 2017). L'agence de ceux qui habitent la bibliothèque ne concerne donc pas des rôles figés mais des relations, des transformations qui se manifestent en contexte, entre les manières dont les pratiques de chacun affectent celle des autres comme la bibliothèque, et dont cette dernière affecte ceux qui l'arpentent, la traversent, s'y installent, mais aussi ceux, bien qu'en restant au dehors, s'y réfèrent.



## Usages et plasticités des espaces et des temps

Parmi les espaces-temps institués par l'expérience dans les bibliothèques, *l'ordinateur* nous paraît particulièrement intéressant à questionner, car il peut être interprété comme un *lieu* symbolique à la fois multiple et hétérogène. Le terme d'ordinateur est pour nous une façon de désigner la matérialité et la technicité des objets numériques (ordinateurs fixes de la bibliothèque, ordinateurs portables, tablettes, smartphones), et les manières dont les étudiants vont, dans ces objets, avec eux et autour d'eux, créer d'autres espaces-temps que ceux rendus possibles par le dispositif de la bibliothèque, tout en conservant une frontière poreuse avec eux.

Au-delà des pratiques info-documentaires qu'il permet (ce qui lui assigne des rôles dans l'expérience étudiante de la bibliothèque), ce sont les modes de partage de ces pratiques entre différents outils numériques et papier, ainsi que leur cohabitation avec d'autres pratiques qui, de fait, constituent et matérialisent cette frontière. Par exemple, l'ordinateur est souvent l'outil du temps long de l'écriture qui vise à mener à son terme un projet éditorial : mettre au propre un cours, reprendre les traces d'un exposé, accéder à un article, tout en s'assurant de l'accès à la chaîne d'impression de la bibliothèque. Revenons à Inès. Les tâches de classement, d'indexation, hiérarchisation, visualisation, annotation etc. organisent les espaces concrets de l'étude : la surface de son bureau à la bibliothèque ou ailleurs, les articles à lire, les feuilles ou fichiers de prises de notes, les pages de la rédaction progressive du mémoire, les classeurs de travail, les étagères etc. sont tous les lieux documentaires de son travail, dans des congruences et des hybridations entre le papier et l'écran :

*« Non ben moi je tire sur papier et je note, moi j'adore noter dans la marge du texte. Ça c'est un truc que j'aime beaucoup. Et puis après je poserai mes idées sur papier ou en tout cas sur ordinateur, lorsque je suis sûre de mon idée et que voilà. J'peux, j'trouve que recopier comme ça à la main, ce serait une perte de temps. Moi j'veux vraiment aller vite et que, je trouve que quand il y a une idée qui nous vient à l'esprit, ça peut être... enfin on peut vite la perdre finalement. Donc moi je n'vois pas trop l'intérêt de noter etc. J'préfère faire une photocopie, toucher, la manipuler, entourer, surligner, c'est ma technique, enfin je, j'ai pas envie de perdre de temps avec ça... »*

Si les ordinateurs fixes ou portables semblent avoir pris une place prépondérante dans la production des écrits étudiants, chaque étudiant agence différemment les tâches documentaires de la lecture et de l'écriture. Inès privilégie clairement le papier pour accumuler, conserver, classer, annoter alors que d'autres étudiants ont pris le temps de nous expliquer comment ils rangeaient leur ordinateur en dossiers et sous-dossiers organisant à la fois leurs notes de cours, les exercices, les lectures faites ou à faire,

classés selon les thématiques de cours ou les tâches à mener. Nous avons ainsi souvent observé, dans les espaces informatiques, une hybridation intense entre les pratiques de lecture et d'écriture entre papier et numérique : par exemple, après une mise au propre des notes de cours dans un fichier numérique, celles-ci sont imprimées, surlignées, annotées ou complétées par la lecture de prises de notes de camarades ou de ressources complémentaires (papier ou numériques), pour enchaîner sur une deuxième mise au propre, une impression, une relecture en surlignant et finalement la rédaction, manuelle, de fiches de révision et l'archivage de notes de cours dans une pochette ou un classeur. Le tout a lieu au sein d'un *cubicule* informatique où l'étudiant a également posé autour de lui ses pochettes, ses classeurs, son smartphone et/ou son ordinateur portable, et enfin des livres de la bibliothèque, ce qui lui permet à la fois de marquer sa présence, son appropriation du lieu, même en pause ou lorsqu'il imprime, mais aussi d'agencer les formes et temps du travail.

Avec et autour des ordinateurs, il s'agit à la fois de prendre sa place, d'en faire l'écran de son intimité, mais aussi d'inventer ses manières d'étudier, dans un double mouvement d'appropriation des espaces et dispositifs de la bibliothèque et d'importation, dans la bibliothèque, de ce qui a été créé ailleurs. Si les cahiers, les classeurs, les pochettes, les sacs jouaient déjà ce rôle d'amener avec soi ce qui fait ses propres pratiques du savoir, les ordinateurs personnels (portables, smartphones, tablettes) exacerbent cette porosité entre le dedans et le dehors de la bibliothèque. Comme la coquille de l'escargot, les ordinateurs permettent de faire entrer dans la bibliothèque universitaire des pratiques qui lui sont a priori étrangères : faire des courses, converser, jouer, regarder des films ou des séries... Nous avons pu observer la très forte hybridation des temps des pratiques de l'étude avec ceux dédiés à d'autres pratiques sociales qui pourraient se dérouler en d'autres lieux. Paradoxalement, avec l'ordinateur, le temps de la présence en bibliothèque s'allonge : les pauses se font dans la bibliothèque, à la place que l'on s'est forgé, en achetant un billet de train, en ouvrant facebook, en jouant à un jeu vidéo, en écoutant de la musique etc., quitte à déjouer la règle d'interdiction des repas ou de certaines boissons. L'ordinateur permettrait donc de redistribuer les temporalités du travail (Andonova, 2016), entre travail et non-travail, mais aussi entre absence et présence, chacun distribuant à sa façon différents rôles aux différents outils apportés ou trouvés dans la bibliothèque. Si les ordinateurs de la bibliothèque semblent avant tout être le lieu de la recherche documentaire et du travail d'éditorialisation, certains y consultent les réseaux sociaux, regardent des vidéos, lisent la presse... Si les smartphones semblent surtout dédiés aux sociabilités et à l'intimité, ils sont aussi un outil de veille sur l'actualité et un moyen de photographier des fiches de travail, des livres, des cotes, des références...

S'il est parfois perçu par les bibliothécaires comme un désordre potentiel, une marque de l'inattention des étudiants, ils renforcent la durée et l'épaisseur du temps de travail, tout en rendant visibles, sur les écrans, les pauses et micro-pauses des étudiants.

## Venir dans « Sa » bibliothèque...

La bibliothèque est ainsi encore souvent pensée comme un lieu ressource central dans la réussite scolaire des étudiants et le *non-usager* serait celui qui ne se donne pas la chance de réussir. Pourtant, aujourd'hui, les étudiants n'ont plus vraiment besoin de venir à la bibliothèque pour disposer de la documentation nécessaire à leur travail. S'ils y viennent ou qu'ils n'y viennent pas, c'est bien qu'ils y cherchent, y trouvent ou n'y trouvent pas autre chose. Nos observations montrent que des considérations très prosaïques comme le manque de place, le bruit ou le silence, la non-disponibilité de leur place habituelle ou encore l'absence de prises de courant, peuvent les décider à quitter les lieux, voire à ne pas les fréquenter.

Ce serait donc entretenir une étrange illusion de la bibliothèque comme forteresse du savoir de ne centrer notre regard que sur la seule plongée dans l'étude. Une partie des étudiant.es que nous avons observé.es et rencontré.es utilisent la bibliothèque comme un jalon dans leur vie quotidienne, que ce soit en tant que point de ralliement pour initier un travail de groupe, une sortie entre amis ou encore comme temps de structuration dans leur emploi du temps. La bibliothèque *réelle* est de fait « celle qui répond à l'ensemble des besoins des étudiants et elle le fait en tant que partie de l'écologie globale du campus, telle qu'elle est vécue par les étudiants<sup>1</sup> » (Applegate, 2009, 345).

La bibliothèque occupe cependant une place particulière dans la ville et au sein des autres infrastructures universitaires. C'est un lieu *commun* : ouvert à tous, sans que l'on ne demande à personne qui il est ou ce qu'il vient y faire ; un lieu où se côtoient et viennent s'installer, plus ou moins temporairement, ceux pour qui d'autres lieux sont soit plus difficiles ou plus inquiétants à fréquenter, soit peu propices à l'étude : étudiants fragilisés à la recherche d'un refuge, habitants de la métropole cherchant un lieu de lecture, de concentration ou de retrait, exilés y trouvant un lieu reposant où ils peuvent se plonger dans l'étude ou la lecture.

Mais inversement, des hiérarchies de fait s'instaurent par l'occupation de certains territoires : des zones sont investies, réservées par ou pour certains. En fonction des taux d'occupation, les distributions et les attributions s'imposent plus ou moins explicitement. Il suffit d'un regard pour que les *nouveaux* comprennent qu'ils ne sont pas dans la partie de la bibliothèque qui leur est réservée ou que les plus anciens se sont attribués.

---

<sup>1</sup>Traduit de l'anglais par nos soins. Citation originale : "an effective library is one that addresses the entire spectrum of student needs, and does so as part of the entire student space-use ecology on a campus".

Notre balayage des salles a mis très vite en lumière la perception que les personnes présentes avaient de leur légitimité relative. Comme nous arrivions vers chaque groupe dans une posture d'autorité en nous présentant comme chercheurs, nous pouvions mesurer immédiatement les réactions que nous provoquions, à la manière dont chacun expliquait et justifiait (ou non) ce qu'il était venu faire. La magistralité et la sacralité de la bibliothèque restent une part importante de la représentation que s'en font les étudiants. Le sentiment d'être *chez soi* à la bibliothèque est loin d'être partagé par tous et se construit au fur et à mesure de l'apprentissage des actes et des valeurs qui y sont reconnus et encouragés, ou plus simplement, qui y sont possibles, même s'ils contreviennent, totalement ou en partie, aux normes de l'institution. Si les hiérarchies de fait décrites plus haut vont clairement à l'encontre de la valeur selon laquelle la bibliothèque universitaire est un lieu public ouvert à tous, elles s'installent dans les contradictions entre différentes valeurs ; contradictions exacerbées par les temps et espaces disponibles concrètement. Intégrée au sein de la faculté de médecine où les étudiants préparant leur concours d'entrée sont à la recherche permanente de lieu de concentration et de temps dédié à la mémorisation, la bibliothèque commune à tous les étudiants du campus Santé-Médecine, devient, à certaines heures, et pour certaines zones, leur territoire, malgré les tentatives des bibliothécaires pour contrôler ce phénomène. Pour autant, les mêmes bibliothécaires, face à la pression de publics qui leur paraissent exogènes ou perturbateurs, instaurent, par moments, des contrôles d'accès, et ceci souvent à la demande de ceux qui se pensent et sont pensés comme les publics *naturels* de la bibliothèque.

Certains de ceux avec lesquels nous nous sommes entretenus se sentent *étrangers* bien qu'ils aient pu entrer dans la bibliothèque et s'y installer sans qu'aucune justification ne leur soit demandée. Qu'il s'agisse d'un doctorant iranien de passage à Lille, d'un étudiant parisien qui attend que son amie ait terminé la transcription de ses notes manuscrites avant de profiter de leur soirée ensemble ou encore d'un lycéen venu réviser son bac qu'il repasse, pendant que ses anciens camarades préparent leurs propres examens, chacun se sent obligé de justifier sa présence par quelque chose, qui n'a pas de lien direct avec la bibliothèque, mais qui est plutôt de l'ordre de la sociabilité. Cependant, tous semblent d'une certaine manière *surjouer* leur rôle de fréquenteurs, qu'il s'agisse de leur posture ou de leurs activités, comme s'ils devaient montrer, plus que d'autres qu'ils sont des usagers légitimes de la bibliothèque. Disons que ce n'est pas leur bibliothèque, ils n'en sont pas les habitants, mais des invités, ils veillent donc à *bien s'y tenir*.

De ce point de vue, on peut supposer que les doléances des étudiants vis-à-vis de lycéens perçus comme "perturbateurs" aurait moins à voir avec la réalité de la gêne qu'ils pourraient représenter qu'au besoin, de la part des nouveaux étudiants, de marquer et de vivre une différence, un passage vers les études supérieures, qui justifie cette

demande d'exclusion ou d'éloignement des lycéens. Nous avons en effet remarqué que les étudiants les plus avancés dans leurs études portent peu attention aux "statuts" de ceux qui les entourent, à partir du moment où ils peuvent travailler sans être dérangés alors que les étudiants de premier cycle se situent à la fois par rapport aux lycéens qu'ils ne sont plus et aux étudiants de master qu'ils aspirent à devenir.

## Conclusion

Les différentes études que nous avons menées au cours des dernières années nous ont permis d'approcher les pratiques et usages des bibliothèques, notamment universitaires, sous l'angle microsocial de ce qui s'y déroule au quotidien. La question centrale que nous voulions aborder était celle de la fréquentation du *lieu* bibliothèque, quand tant de ressources documentaires sont disponibles autrement et que la difficulté du franchissement du seuil symbolique qu'elle représente culturellement et socialement a souvent été soulignée pour expliquer pourquoi beaucoup hésiteraient à s'y rendre.

Le principal enseignement que nous avons pu tirer de ces enquêtes est qu'à la bibliothèque, chercher, trouver, lire, comprendre, s'approprier, produire des documents, qu'ils soient numériques ou non, s'inscrit dans un lieu à la fois physique et symbolique où le travail de l'étude prend sens dans une certaine forme d'habitation de ce lieu. Dans et par la bibliothèque, ceux qui y viennent s'engagent dans un devenir qui passe par l'adaptation, la participation aux fonctionnements implicites du lieu : entre autres, les modes de présence, les sociabilités, la domestication des corps, l'apprentissage des pratiques du savoir et de ses objets, une acculturation à l'écrit et à ses mondes documentaires et technologiques. C'est en vivant, dans leurs interactions, leurs installations et leurs circulations au sein d'espaces que tout à la fois ils explorent et conforment à leurs propres pratiques, qu'ils en font la bibliothèque tout en en devenant les habitants. C'est dans la proximité avec les livres et les outils, leurs camarades et les bibliothécaires, que les étudiants, par leur capacité à agir dans, avec et sur elles, constituent des bibliothèques vécues et vivantes.

La bibliothèque pourrait, de ce point de vue, être considérée comme un territoire électif, choisi, mais également constitué par ceux qu'ils l'habitent. Tous n'en franchissent pas le ou les seuils. Chacun y définit ses positions et ses dispositions selon les temporalités et les rythmes de leur vie. Instituant une spatialité, organisée avec ou autour de ses dispositifs documentaires, la bibliothèque universitaire advient, par les pratiques de ceux qui l'occupent ou la traversent, un lieu où se vivent des devenirs.

Il ne s'agit pas de penser ces devenirs comme une progression dans le temps, mais comme des moments où, par leurs actions, leurs réactions, leurs interactions, les personnes qui s'y trouvent, font l'expérience d'un devenir-étudiant devenir-

bibliothécaire, devenir-lecteur, devenir-chercheur. Habiter la bibliothèque, que l'on en soit un personnel ou que l'on en soit un usager, c'est donc à la fois *expérimenter* et *faire* ce lieu par l'appropriation de caractéristiques, de qualités et de potentialités qui pour partie le définisse en tant que bibliothèque, mais c'est également disposer d'une capacité à le reconfigurer pour donner un sens particulier et personnel à sa présence dans ce lieu de savoir.

## **Bibliographie**

Applegate R. (2009). « The library is for studying: Student preferences for study space », in *Journal of Academic Librarianship*, vol. 35, n° 4, p. 341-346.

Barker Ch. (2004). *The sage dictionary of cultural studies*, London : Sage Publications

de Certeau M. (1990). *L'invention du quotidien, tome 1 : Arts de faire*, Réédition Luce Giard, Paris : Gallimard.

Coulon A. (2005). *Le métier d'étudiant : l'entrée dans la vie universitaire*, Paris :Economica.

Cunningham H., Tabur S. (2012). « Learning spaceattributes: reflections on academiclibrary design and its use », in *Journal of Learning Spaces*, vol. 1, n° 2, URL : <https://files.eric.ed.gov/fulltext/EJ1152699.pdf>

Gell A. (2009), *L'art et ses agents : une théorie anthropologique*. Traduit de l'anglais par Sophie et Olivier Renaut (Titre original : Art and Agency. An Anthropological Theory, Oxford UniversityPress, 1998), Paris : Les Presses du réel, 328 p.

Gayton J. T. (2008), « Academic Libraries: "Social" or "Communal?" The Nature and Future of Academic Libraries, in *The Journal of Academic Librarianship*, vol. 34, n° 1, p.60-66.

Gheysen, E., Byl E., Struyven K. (2016). « 2Study@Campus: The phenomenon of collective studying at campus during examination periods », in *Pedagogische Studiën*, vol. 91, n°3, p. 186-207.

Give L. M., Leckie G. J. (2003). ). « "Sweeping" the library: mapping the social activity space of the public library », in *Library and Information Science Research*, n° 25, p. 365-385.

Goffman E. (1974). *Les cadres de l'expérience*, (Traduit de l'anglais par Michel Dartevelle et Pascal Joseph), Paris : Les Éditions de Minuit.

Goffman E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. 1, La présentation de soi*, Paris : Les Éditions de Minuit.

Jacob Ch. (dir.). (2007). *Lieux de savoir : espaces et communautés*, Paris : Albin Michel.

Jouët J. (2000). « Retour critique sur la sociologie des usages », in *Réseaux*, vol. 18, n°100 - Communiquer à l'ère des réseaux. p. 487-521.

Kovacs S., Maury Y. (2014). « Studying User Appropriation of University and Secondary school “Learning Centers” : Methodological Questions and Issues », in *Proceedings of the 13th international conference ‘Libraries in the Digital Age’ (LIDA)*, p. 115-122.

Labelle S. (2008). « Société de l'information et aménagement documentaire du territoire : entre valorisation et saisie de l'action locale », in *Sciences de la société*, n°75, 2008.

Le Marec J. (2012). « Partage et transmissions ordinaires dans les institutions du savoir », *Tracés*, vol. 3, n° HS-12, p. 107-121.

Le Marec J. (2006). « Les musées et bibliothèques comme espaces culturels de formation », in *Savoirs*, vol. 11, n° 2, p. 9-38.

Le Marec J., Dehail J. (2016). *Habiter la BnF*. Rapport de recherche - École des hautes études en sciences de l'information et de la communication (CELSA) ; Bibliothèque nationale de France. <hal-01399233>

Le Marec J. (2017). « Le haut de Jardin de la Bibliothèque Nationale de France : la vie discrète d'un milieu de vie », in Després-Lonnet M., Kovacs S., Micheau B., Thiault F (coord.). *Habiter les bibliothèques savantes à l'ère du numérique*, Université de Lille 3, le 24 janvier 2017, Villeneuve d'Ascq.

Leroux, N. (2008). « Qu'est-ce qu'habiter : Les enjeux de l'habiter pour la réinsertion », in *Vie sociale et traitements*, vol. 97 n°1, p. 14-25.

Lussault, M. et Guyon R. (2015). « L'école ne peut pas être indifférente à l'expérience singulière du monde : entretien avec Michel Lussault », in *Diversité*, n°179, 1<sup>er</sup> trimestre 2015, p. 7-10.

Micheau B., Després-Lonnet M. (2016). « Rythme(s) et rite(s) de l'inscription mémorielle : le cas des étudiants engagés dans des études en Droit et en Médecine », *XXème Congrès de la SFSIC, Metz, 8-10 juin 2016*.

Maury Y., Kovacs S., Thiault F. (2015). « Culture informationnelle et Learning Centres : entre learning, training, teaching et place to be ». in Madjid Ihadjadene, Alexandra Saemmer, Claude Baltz (dir), *Culture informationnelle : Vers une propédeutique numérique*, Paris : Hermann, p. 285-307. (Cultures numériques).

Morel-Brochet A., Ortat N. (dir.), (2012). *La fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris : L'Harmattan. 313 p. (Habitat et sociétés).

Ogien A. (2009). « Métamorphose de l'autonomie : l'université, de la rationalisation à la concurrence », in *Quaderni*, n° 69, p. 11-26.

Roselli M., Perrenoud M. (2010). *Du lecteur à l'utilisateur : Ethnographie d'une Bibliothèque Universitaire*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

Roselli M. (2010). « Formes de réception et d'appropriation des ressources numériques en milieu étudiant. », in *Tic&société* [En ligne], vol. 4, n° 1 | 2010, mis en ligne le 19 mai 2010, URL : <http://journals.openedition.org/ticetsociete/824>.

Ségaud Marion (2010), *Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, distribuer, transformer*, Paris : Armand Colin. (Collection U : sociologie).